

Parcours Elfe, thème « Moyen Âge et fantasy »

Figures héroïques : héros et constellations héroïques, idéologie, initiation

Emmanuelle Poulain-Gautret

On l'a vu, la fantasy aime les chevaliers, ou du moins les combattants. Nombre de ses héros, comme au Moyen Âge, appartiennent donc à la classe noble dressée pour la guerre ; certains sont même déjà des rois, comme Elric, ou des nobles formés à l'être, comme Aragorn – nous y reviendrons.

Cependant la fantasy n'oublie pas sa dette à l'égard du conte, voire du mythe, et préfère donc mettre en scène, dans une structure archétypale, un jeune qui, au prix d'une initiation souvent douloureuse, va devenir un héros, entièrement ou partiellement guerrier. Non que le Moyen Âge ignore ce type d'initiation : il existe même un sous-genre spécifique de la chanson de geste, le récit d'Enfances, qui raconte l'épanouissement des vertus guerrières d'un jeune chevalier, un *juvenis*, héros d'épreuves qualifiantes, puis glorifiantes, qui lui permettent souvent, parce qu'il a sauvé son roi et/ou son pays, d'acquérir épouse et fief. C'est le cas par exemple d'Ogier le Danois dans la chanson qui porte son nom, et même en partie de Túrín chez Tolkien. Mais la littérature médiévale représente des jeunes gens nobles, presque toujours déjà éduqués à leur fonction. Certes, Perceval doit tout apprendre de la chevalerie, mais il apprend extraordinairement vite. De même, dans le *Merlin* du pseudo-Robert de Boron, premier texte racontant l'accession au pouvoir de l'héritier d'Uther Pendragon, écrit au début du XIIIe siècle, Arthur n'a nul besoin d'initiation.

Le jeune héros de fantasy, quant à lui, est plutôt un adolescent qui n'a pas été formé à devenir chevalier et qui n'aspire pas forcément à le devenir. Il n'appartient d'ailleurs pas à la noblesse, ou, si c'est le cas, il l'ignore. C'est malgré lui qu'il se trouve projeté dans des aventures auxquelles il n'est pas préparé, mais qui l'obligeront à révéler son héroïsme et, à un moment ou à un autre, à combattre comme un chevalier, voire à devenir un meneur d'hommes : on reconnaît là Eragon et partiellement les hobbits du *Seigneur des Anneaux*, bien qu'ils ne soient pas vraiment jeunes, mais aussi le jeune Simon chez Tad Williams, petit serviteur qui deviendra chevalier puis roi, ou encore les étudiants de *La Tapisserie de Fionavar* de Guy Gavriel Kay, ou bien même les enfants de *Narnia* de Lewis – le schéma du récit d'initiation est très fréquent, et l'on pourrait d'ailleurs à nouveau parler du Luke Skywalker de *Star wars*, voire de Harry Potter.



Cependant, comme dans les chansons de geste, le héros est souvent un héritier et un élu, bien qu'il ne s'agisse pas alors d'une élection voulue par Dieu, mais due à des causes diverses – parfois parodiques, comme dans l'aventure du fermier Gilles de Ham de Tolkien, qui finira roi... parce qu'il s'est réveillé en pleine nuit. Comme dans la littérature médiévale encore, cette élection peut se manifester par des rêves ou des visions prémonitoires : Charlemagne et Guillaume sont prévenus des invasions par des rêves, Frodon voit un avenir possible dans le miroir de Galadriel, le jeune Simon de *L'Arcane des épées* bénéficie à la fois de rêves et de visions dans le miroir que lui a offert un sithi, équivalent chez Williams des elfes tolkieniens.

Reste, je l'ai dit, que le héros peut déjà être un roi : en ce cas, puisque ces récits sont presque toujours liés à une quête, matérielle ou intime, il s'agit d'un roi d'emblée doté d'une mission, mais qui doit trouver son chemin, qui n'est pas encore lui-même, un peu comme ces jeunes chevaliers de Chrétien de Troyes, que l'aventure va révéler à eux-mêmes. L'initiation prend alors un autre tour que celle du jeune homme : le roi ou le futur roi est d'emblée ou presque un guerrier d'exception. Aragorn, par exemple, accomplit des exploits dès son jeune âge. Mais c'est l'usage du pouvoir qui doit ici être maîtrisé ; non seulement être un bon roi, mais également accepter la charge que représente ce pouvoir. Aussi ces rois-héros se caractérisent-ils souvent par le doute, et c'est en cela qu'ils diffèrent le plus des rois médiévaux – nous y reviendrons.

Qu'en est-il enfin des héroïnes féminines dans la fantasy à coloris médiéval ? Je n'aborderai pas ici la question de celles qui conservent *grosso modo* des rôles médiévaux, ces dames inspiratrices des chevaliers, mais je reviendrai rapidement sur des figures héroïques guerrières que l'on trouve non dans les romans arthuriens ou dans la chanson de geste, mais plutôt dans la littérature médiévale inspirée de l'Antiquité, comme Camille, la reine des Volsques, personnage du *Roman d'Eneas*. Tolkien le premier, sans doute inspiré par la mythologie germanique, offre un beau personnage de vierge guerrière dans la figure d'Eowyn, nièce de Théoden du Rohan, qui prend part sous un déguisement masculin à la bataille des Champs du Pelennor, où elle parviendra à vaincre le seigneur des Nazgûl. *Le Trône de fer* nous livre également plusieurs héroïnes guerrières, à commencer par la jeune Arya Stark, qui ne rêve que de savoir se battre, ou la redoutable Brienne de Torth, sans parler de la reine Daenerys Targaryen, qui tient à commander son armée. Cependant certaines de ces figures témoignent d'une relative gêne à faire d'une femme une combattante : Brienne de Torth, manquant de charme féminin, incarne un personnage raillé par les hommes qui l'entourent et la jeune Arya tient plutôt du chat sauvage. Par ailleurs, ces femmes, bien qu'héroïques, ne sont pas les héroïnes principales des récits, qui restent dominés par des hommes. La seule guerrière qui soit véritablement héroïne d'un roman de fantasy semble être la curieuse Jirel de Joiry, inventée dans les années 30 par l'américaine Catherine L. Moore. Seigneur de Joiry, portant armure et épée, Jirel n'en reste pas moins une femme, dont la dimension érotique semble d'ailleurs quasi-omniprésente, comme en témoigne - outrageusement - la couverture choisie par l'éditeur français J'ai Lu, bien peu médiévale.



Au Moyen Âge, un individu ne se conçoit cependant jamais en dehors d'un groupe : on l'a dit, il appartient à un lignage ou à un réseau féodal. Aussi la littérature médiévale met-elle fréquemment en scène un groupe de compagnons. Dans la littérature arthurienne, même s'il existe de nombreuses quêtes solitaires, se développe le groupe des chevaliers de la table ronde qui poursuivent la quête du Graal ; dans la chanson de geste il s'agit bien sûr du groupe des chevaliers en guerre.

La littérature n'a d'ailleurs pas attendu le Moyen Âge pour saisir l'intérêt de l'élaboration d'un groupe autour du héros : développer une constellation de personnages permet de représenter des types différents, d'introduire comique ou tragique par le biais de figures diverses. Aussi, en fantasy, sauf dans l'heroïc fantasy, le type du héros solitaire est généralement délaissé, au profit d'une équipe au contraire fortement solidaire. Il est également aisé d'y retrouver le schéma ancien *fortitudo-sapientia*, un ou plusieurs personnages assumant le rôle du combattant impulsif, peu enclin à la réflexion, tandis que d'autres représentent modération et sagesse, sur le modèle de Roland et d'Olivier. Le groupe peut d'ailleurs compter un savant, un intellectuel pour le dire rapidement, riche de connaissances, mais moins enclin au combat : Samwell Tarly dans le *Trône de fer*, par exemple. Cette répartition n'empêche d'ailleurs pas le jeu des variations et des surprises : par exemple le nain Gimli, dans le *Seigneur des Anneaux*, d'abord guerrier terre-à-terre et colérique, se trouve transformé par son amour éperdu pour Galadriel. Enfin, contrairement à la pensée médiévale fortement marquée par la méfiance à l'égard de l'altérité, le compagnonnage de fantasy se fait souvent porteur d'un message de tolérance, en ce qu'il associe régulièrement dans des amitiés fortes des êtres de races différentes, elfes et nains par exemple chez Tolkien, ou trolls et humains chez Tad Williams.

Si l'on s'interroge à présent sur l'idéologie et les valeurs héroïques, on constate logiquement qu'elles ne varient pas énormément : le héros médiéval ou de fantasy respecte les critères de l'idéologie noble – rappelons au passage que le triomphe de cette idéologie n'allait pas de soi : après tout, on pourrait imaginer un héros qui se consacre au travail ou au profit, voire à l'étude et à la vie spirituelle. Le héros se caractérise donc par sa bravoure, son sens de la justice, sa fidélité et sa loyauté, son courage devant l'échec. Deux éléments semblent essentiels, et communs au monde médiéval et à la fantasy :

- Premièrement, le héros est au service de sa communauté, dans une mission qui dépasse sa propre existence, qui peut aller jusqu'au sacrifice, et qui souvent se résume au triomphe sur le mal. C'est le cas des grands héros de chanson de geste, comme Roland, mais aussi des « petits » héros de fantasy, Frodon et Sam dans le *Seigneur des Anneaux*, ou Simon dans *L'Arcane des épées* : l'héroïsme chevaleresque ou noble peut ainsi ne pas passer uniquement par le recours aux armes. Mais la différence principale réside dans le fait que les héros de fantasy ne sont pas au service d'une communauté politique ou sociale précise, comme au Moyen Âge : la communauté est devenue la communauté « humaine » au sens large, celle des êtres de bonne volonté. Le héros



agit par humanité, notion essentielle que nous ne développerons pas faute de temps, mais qui exclut naturellement toute problématique « nationaliste » et conquérante, plus fréquente au Moyen Âge.

- Deuxièmement, le héros doit se garder de l'*hybris*, c'est-à-dire l'excès, l'outrecuidance, l'orgueil, déjà évoqués au combat, toujours fatals au Moyen Âge, mais aussi chez Tolkien, qui a longuement développé et mis en scène ce sujet à travers différents héros, comme Beorhtnoth, Túrin, ou Boromir.

On l'a vu également, la fantasy privilégie pour organisation étatique la royauté. Cette structure conduit toujours, même implicitement, à une réflexion sur l'exercice du pouvoir, réflexion qui s'écartera de la pensée médiévale.

Mutatis mutandis, Moyen Âge comme fantasy condamnent pareillement la tyrannie, l'injustice, l'action intéressée, vouée à son propre profit ou à celui d'un petit groupe de privilégiés : à cet égard, une œuvre comme le *Couronnement de Louis*, écrite sans doute avant le milieu du douzième siècle, dresse déjà un véritable cahier des charges de la fonction royale, que le roi doit respecter sous peine de perdre toute autorité. Des œuvres plus tardives n'hésitent pas à montrer Arthur et Charlemagne multipliant les fautes, et le payant lourdement. Dans la fantasy, la figure du roi tyran dont il faut se débarrasser est fréquente ; chez Tolkien, par exemple, les mauvais rois sont beaucoup plus courants que les bons ; à vrai dire, seul Aragorn, qui finit par mériter le trône par sa sagesse et son courage, peut en effet être considéré comme une figure du roi idéal – c'est d'ailleurs le seul qui possède un don de guérisseur qui signe sa relation avec le divin, Tolkien le nommant même « roi-prêtre ».

Mais la fantasy est plus libre que la littérature médiévale : Même si Arthur ou Charlemagne peuvent se tromper, parfois gravement, les textes médiévaux ne remettent jamais vraiment en question leur place à cette fonction, puisque c'est Dieu qui les a choisis – ce lien étroit entre Dieu et le roi constitue en effet un point essentiel de l'idéologie du pouvoir médiéval, parce qu'il est encore indispensable d'affermir une monarchie menacée par les grands féodaux.

Débarrassés de cette contrainte, nos rois de fantasy sont sans doute plus humains : Aragorn doute de sa valeur, et d'autres textes mettent en avant des rois fort peu intéressés par le pouvoir, des rois qui, plutôt que de régner, préféreraient être des lettrés, ou qui finissent par choisir de l'être, tel Elric qui s'éloigne du pouvoir chez Moorcock, ou Josua dans *L'Arcane des épées* : c'est malgré lui qu'il se voit contraint de disputer le trône à son frère aîné soumis aux forces du mal. Après avoir triomphé, il finit par trouver le moyen de se débarrasser du pouvoir pour entrer dans un cercle de savants. Chez Guy Gavriel Kay, tous les rois ou équivalents entretiennent des relations complexes avec leur propre pouvoir, et même Terry Pratchett, dans les *Annales du disque monde*, s'amuse à proposer deux figures antagonistes, mais



pareillement sceptiques : d'une part le capitaine Carotte, légitime héritier du trône qui préfère mener une vie de simple policier, et d'autre part le retors Havelock Vétérini, patricien de la cité, qui gouverne comme un Machiavel sans illusion - la devise de sa maison est « *Si ce n'est pas brisé, ne le réparez pas* ».

De manière générale, nous avons déjà vu que la meilleure fantasy évitait les écueils du manichéisme et de la simplification. C'est là sans doute sa plus grande différence avec des textes médiévaux dont la fonction didactique implique un message clair. Le héros médiéval n'offre pas une psychologie très complexe. Il est tourné vers l'action, peu porté à remettre en question ses valeurs : ce serait de fait inimaginable à une époque où il s'agit précisément de mettre en place, puis d'affermir une idéologie récente. À cet égard, il faut bien mettre en perspective deux périodes historiques radicalement différentes, l'essentiel de la fantasy se déployant au vingtième siècle, précisément au moment où le monde occidental s'interroge fortement sur ses valeurs, tant sociales que spirituelles. Ainsi le monde de la fantasy tend-il de plus en plus à nous montrer des héros, rois ou non, imparfaits, plongés dans le doute, capables de refuser leur mission ou d'être agis par leur égoïsme ou leur intérêt personnel : les héros de fantasy semblent souvent – d'abord peut-être – lutter contre eux-mêmes. On se souvient de Frodon refusant *in extremis* de détruire l'anneau, mais il faudrait aussi évoquer le héros torturé du cycle de *L'Assassin royal* de Robin Hobb, les errances des membres de la Compagnie noire ou la psychologie complexe de presque tous les personnages du *Trône de fer* – citons pour exemple Jaime Lannister, amant incestueux de la reine, qui semble promis à une rédemption dans les derniers volumes parus, ou son frère Tyrion, sans doute le personnage le plus attachant, et le plus humain, à tous les sens du terme, de la série.

Il n'en reste pas moins possible de déceler une même aspiration dans les récits médiévaux et la high fantasy : en mettant en scène des personnages admirables autant par leur noblesse d'âme que leur humanité, bon nombre de ces textes reflète un idéal dont les vicissitudes du siècle privent les hommes. On peut légitimement s'interroger sur les causes du succès d'un genre qui montre régulièrement des êtres humains se dépasser pour triompher du mal en eux et autour d'eux. À cet égard, je voudrais terminer en évoquant tous les héros extrêmement attachants du canadien Guy Gavriel Kay, et pour ne citer qu'un exemple, tout particulièrement le prince Diarmuid du dernier volume de la *Tapisserie de Fionavar*, dont l'ultime combat, où il choisit, en affrontant un adversaire monstrueux, de se sacrifier pour Arthur et Lancelot, est difficile à lire sans céder à l'émotion.

Avec un tour d'esprit sans doute un peu différent, romans médiévaux comme romans de fantasy, lorsqu'ils évoquent l'héroïsme, posent tous la question de la valeur de la vie humaine, et de ce que chacun en fait : comme le dit Gandalf, « *tout ce que nous avons à décider, c'est ce que nous devons faire du temps qui nous est donné* » (*Seigneur des Anneaux*, p. 68).



Emmanuelle Poulain-Gautret